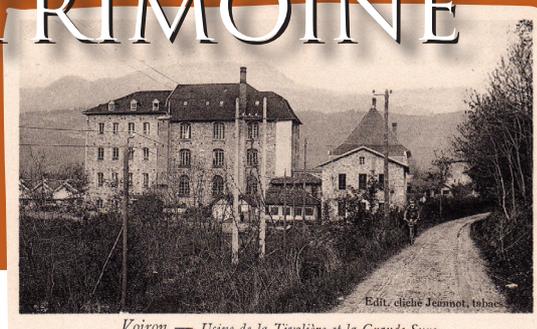




HISTOIRE ET PATRIMOINE DE COUBLEVIE



Voiron — Usine de la Tivollière et la Grande-Sure
Édit. cliché Jemmet, tabac.

Usine de la Tivollière en 1911

Les industries de Coublevie Partie 1 : Les soieries

Au cours de l'année 2015, nous vous avons présenté les différents aspects de la vie rurale de Coublevie. Nous avons donc pu suivre les travaux des paysans et leurs traditions. Mais depuis le XVII^{ème} siècle de petites industries très diverses se sont développées, en particulier le long de la Morge. A la fin du XIX^{ème} siècle, et pendant une grande partie du XX^{ème}, Coublevie était un village dont les industries étaient florissantes. Nous allons les découvrir au cours de cette année, en commençant par les soieries : des anciens ouvriers de ces tissages témoignent de leurs activités et partagent avec nous leur vie d'alors.

Claire Richard (groupe Patrimoine)

Pour les curieux et pour ceux qui veulent en apprendre davantage il existe à La Bâtie-Montgascon un très intéressant musée de la Soie.

Voici ses coordonnées :
Adresse : 76 Rue des Tisserands, 38110
La Bâtie-Montgascon
www.museedutisserand.fr
Tél. : 04 74 83 08 99



© Musée de la soie

Dès le Moyen-Age, des **martinets** (forges), utilisant la force motrice du ruisseau étaient installés le long de la Morge. Au XIX^{ème} siècle, l'industrie métallurgique décline, laissant la place à l'industrie textile ou à l'industrie papetière.

LES TISSAGES BRUN, à la Tivollière

DE 1853 A 1970

A cette époque, la soierie Lyonnaise est déjà bien implantée dans la région. Joseph LANDRU, propriétaire d'une forge à la Tivollière, délaisse la métallurgie et crée un petit atelier de tissage, qu'il loue à **Jean-Marie BRUN**.

L'usine comporte 70 métiers à tisser. Mr BRUN l'achète à la mort de Mr LANDRU en 1879. Cet industriel qui avait déjà une entreprise développe considérablement ses tissages qui comptent en 1888, 221 métiers à tisser la soie naturelle, donnant ainsi du travail à 300 personnes. Cette main d'œuvre très jeune est composée la plupart du temps de filles de petits paysans des environs.

Nombreux sont ces enfants qui quittent l'école avant 12 ans à la demande des parents. Pendant les inspections du travail, ils sont cachés à la cave ou dans les toilettes. Ils viennent de Saint-Nicolas de Macherin, Saint-Aupre, Miribel, et donc ne peuvent pas rentrer chaque soir dans leurs foyers. Durant toute la semaine, le personnel est logé dans des dortoirs de 200 lits situés à l'étage. Il peut également confectionner des repas et les faire réchauffer. Avant de commencer le travail, marqué par l'appel de la cloche, la prière se dit en commun devant de petits autels toujours fleuris.



Usine pensionnat

Peu à peu, les usines-pensionnats disparaissent. Des camionnettes entrent en service et effectuent le ramassage vers les années 1920.

Extrait du livre de Georges FAUCHON

Le samedi soir, tous ceux qui habitent loin prennent place dans d'immenses véhicules attelés à des chevaux, baptisés « **galères** » ou « **pataches** », pour revenir à l'usine très tôt le lundi matin.

Les journées de travail sont longues pour tous, **14 heures en 1870**, ensuite 12 heures, 11 heures, puis 10 heures à partir de 1904.

Le tissage ferme en 1970. Les locaux ont été rachetés en 1971 par **les établissements SIMIAND**, chaussures Nanouk.

Les inondations de la Morge le 5 juin 1897

Les industries installées le long de la Morge, à Coublevie ont beaucoup souffert de cette crue soudaine et très violente :

J.M.BRUN, tisseur sur soie : 300 ouvriers au chômage pendant 1 mois ½

REPLAT Taillanderie : 12 ouvriers au chômage pendant 6 mois

Papeterie du Camet (Mr BERTHOLLET) : 100 ouvriers au chômage pendant 2 mois

Mr BRUN raconte son aventure :

« Le samedi soir vers 10h, je fus réveillé par un bruit singulier, qui semblait partir de mon jardin. Muni d'une lampe, je descendis l'escalier, mais au bas du perron, je dus m'arrêter. L'eau avait envahi les marches. J'étais à peine revenu de ma surprise qu'une trombe d'eau venait d'enlever une porte-fenêtre et la lame haute de 6 m m'emportait. Je me retrouvai dans la grande fosse où se trouvent les machines motrices de l'usine, et dans laquelle les eaux tumultueuses se jetaient. Je me suis accroché à la machine et c'est grâce à cela que je n'ai pas été charrié comme un fétu de paille. L'eau avait envahi la fosse, laissant à peine, entre le niveau des flots boueux et la voûte, un espace de 50 cm. Si le niveau continuait à monter, c'en était fait de moi. Une autre pensée terrible me tenaillait : la violence de l'eau pouvait tout à coup mettre en marche le moteur de la machine où je m'étais cramponné. Je risquais d'être pris dans les engrenages en mouvement.

Combien de temps suis-je resté là à attendre ? Peu à peu, le niveau du torrent laissait la fosse se vider et j'étais sauvé. »

Extrait du livre « La catastrophe de Voiron et Moirans »
Édité en 1897 et vendu au profit des victimes

TEMOIGNAGES

Mme Claude BROCHIER, née en 1933

Mon père, Edouard BROCHIER, né en 1908 est entré aux tissages comme directeur en 1931. Le patron était **Mr André BRUN, Maire de Coublevie**. A son décès en 1935, Mrs Paul ARNAUD et Georges BLACHOT, propriétaires des papeteries des Gorges héritent du tissage. En 1950, le nouveau patron est Mr Alfred WALLACH. Il était handicapé et une infirmière poussait son fauteuil dans l'usine. C'était tous de bons patrons et l'ambiance dans l'usine était bonne. Ensuite, à la mort de Mr WALLACH, son neveu hérite de l'usine et la vend à **TEXUNION**, qui possédait déjà les Tissages du Grand Lemps, à Bévenais et Colombe. Le patron de **TEXUNION**, c'était vraiment le grand patron, il était très dur. Pour

mon père qui avait connu une bonne ambiance et un bon contact avec le personnel, cela a été très difficile !

J'habitais avec mes parents à côté de l'usine dans la grande maison qui reste encore debout.

Enfant, j'ai bien connu quelques ouvrières. Je me rappelle particulièrement les demoiselles **BARRAL** de Saint-Aupre le Haut, Amélie et Césarine, elles avaient à cette époque (environ 1945) 60 et 65 ans. **Césarine était entrée à l'usine à l'âge de 8 ans. Quand il y avait un contrôle de l'inspection du travail, on la cachait dans un placard ! Et pourtant, malgré la dureté du travail, Césarine a travaillé jusqu'à 78 ans !** C'était pour moi comme deux grands-mères. J'allais les voir dans le dortoir, où il y avait des chauves-souris et je n'aimais pas ça ! Au réfectoire, je mangeais avec elles la soupe de blé grué.



Grève devant les usines Brun en 1906

Mon père m'a raconté **les grèves de 1936** : des grévistes des usines de Voiron sont venus pendant la nuit et ont enjambé le portail, pour intimider les ouvrières afin qu'elles cessent le travail. Nous avons eu très peur. Ils sont revenus à plusieurs reprises manifester devant l'usine. Malgré cela, le personnel n'a jamais fait grève.

Marie-Thérèse BRAILLON, née en 1928 et habitant au Mollard

A 14 ans je suis entrée aux Tissages Brun en 1942. J'ai travaillé 28 ans jusqu'à la fermeture en 1970. Une ancienne m'a appris le métier, c'est difficile de s'habituer au travail à l'usine. Le plus dur est de rester debout pendant 8 h dans l'odeur âcre et l'humidité de l'atelier, et surtout, dans le bruit assourdissant des machines. « **Bang, Bang** » lorsque les navettes arrivaient en bout de métier. Je travaillais sur un métier mécanique, c'est plus facile, mais faut aussi être rapide. Forcément, au début je ne l'étais pas et on était payé à la pièce ! Quand un fil cassait, une petite ampoule s'allumait et le métier s'arrêtait. Rapidement, il fallait faire un nœud et réparer sans que cela se voit, car plus nous faisons de pièces de tissu, plus la paye était bonne. Ces pièces de tissu passaient à « la visite », elles étaient vérifiées pour voir s'il n'y avait pas de défaut, et le directeur venait lorsque la pièce était défectueuse, tout était noté sur un carnet et retenu sur notre salaire, qui n'était déjà pas bien gros ! C'était beaucoup de peine pour peu !

Nous faisons des tissus très beaux, de très belles couleurs en soie naturelle avec des vieux métiers. J'ai travaillé sur les dernières pièces en soie naturelle. Avec les métiers automatiques, nous pouvions en avoir jusqu'à 16 à contrôler, mais ils ne permettaient pas le travail minutieux de la soie naturelle. Nous avons donc travaillé la rayonne (soie artificielle), le voile, le coton, la viscose. C'était plus facile à tisser, mais beaucoup moins beau et moins intéressant. On arrivait quand même à parler entre nous, mais il fallait surveiller les métiers, et du coin de l'œil le « rondier » (surveillant) qui pouvait nous surprendre.

Mr Romain BOUZON, né en 1929 au Taramont

A 16 ans en 1945, je suis entré aux Tissages. Je travaillais à l'usine la semaine, tout en aidant mes parents à la ferme après les factions et les fins de semaine. J'ai passé un CAP de **gareur(1)** en allant au cours au « centre d'apprentissage » et à 18 ans, j'étais gareur-mécanicien. Il y avait 3 gareurs et 120 métiers. Le travail se faisait en 2 factions. C'était des métiers à main. Le bruit était très fort, ça tapait et on s'entendait à peine parler. Chacun faisait bien son travail dans une ambiance bon enfant. En 1955, ces métiers sont remplacés par des métiers automatiques. Le bruit était encore plus fort ! Nous sommes alors passés à 3 factions. Un chef gareur français, mais qui avait travaillé aux USA, a été embauché par TEXUNION, il commandait très sec et n'avait d'égard que pour ceux qu'il avait engagés. Il n'était pas aimé, les anciens ouvriers surtout avaient des blâmes et étaient convoqués à son bureau pour des bagatelles. Il montait les ouvriers les uns contre les autres, l'ambiance était très mauvaise ! Ce chef gareur a même fait pleurer Mr BROCHIER qui supportait très mal sa dureté envers le personnel.

Mme Hélène BUISSON, née en 1935

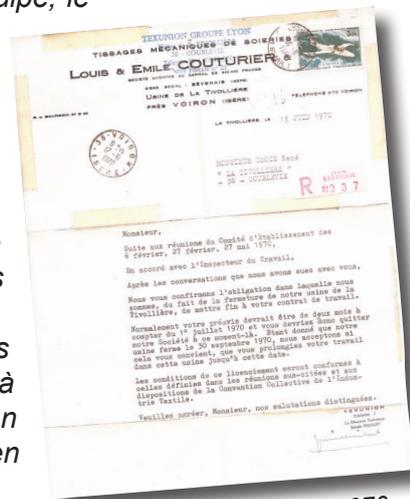
Pendant la deuxième guerre, Mr BROCHIER, directeur de l'usine et sa famille montait à Saint-Aupre le Haut pour s'approvisionner à la ferme de mes parents. Ils avaient sympathisé, et Mr BROCHIER avait toujours dit qu'il me prendrait à l'usine quand j'aurais l'âge. Je suis entrée aux tissages à 14 ans ½, et jusqu'à la fermeture.

Les patrons et le directeur étaient très bons et appréciés par le personnel jusqu'à Texunion. J'ai appris le métier sur le tas, j'étais d'abord au **dévidage(2)**. En 1959 après modernisation, nous avions jusqu'à 18 métiers, mais il y avait une **pourvoyeuse(3)** pour les canettes. Ensuite, j'ai appris le nouage. Je logeais chez Mr BROCHIER, je faisais les voyages jusqu'à Saint-Aupre sur un très vieux vélo. Je payais une petite pension, les salaires n'étaient pas gros, et j'ai mis 3 ans pour me payer un vélo neuf ! Jusqu'à la fermeture en 1970, une camionnette assurait le transport des ouvrières de Saint-Aupre et des environs.

Mr René CROCE, né en 1936

J'ai travaillé comme tisseur sur des vieux métiers de 14 ans à 20 ans. Avec les nouveaux métiers à partir de 1955, le pourvoyeur chargeait les navettes et le métier ne s'arrêtait que le temps du chargement. Avec les métiers manuels, les tisseuses surveillaient 3 métiers, et avec les métiers automatiques, 10 à 15 métiers. Puis je suis devenu gareur de nuit. A chaque changement d'équipe, le contrôleur de tissu faisait un repère au crayon gras pour reconnaître la personne qui avait travaillé. Ensuite, le rouleau de tissu passait sur une grande surface plane pour vérifier les défauts.

En 1952, 80 personnes travaillaient aux tissages, à la fermeture en 1970, il y en avait 90 qui travaillaient en faction.



Lettre licenciement en 1970

Mr André BOUGIE, né en 1922

Mon père a travaillé toute sa vie à l'usine Brun. Après les diligences, la camionnette de l'usine allait chercher les ouvrières le lundi matin pour les ramener en fin de semaine. Il y avait un grand dortoir, une cuisine avec un grand fourneau et des garde-manger pour les provisions apportées par les ouvrières qui restaient la semaine. Les ouvrières qui habitaient non loin de l'usine apportaient la soupe dans un bidon, la faisaient réchauffer et la mangeaient à côté de leur métier à tisser. Un canal le long de la Morge alimentait le moulin de Crossey et toutes les usines jusqu'à Voiron. Chaque usine avait sa roue à aube qui était appelée par les habitants « **roue de pêche** » car les truites étaient bloquées dessous et il suffisait de les attraper à la main.

Mr René MOUTON, né en 1913

Pendant la première guerre mondiale, ma mère travaillait aux tissages Brun, alors que mon père était parti sur le front. Dans chaque atelier, il y avait le « **Paradis** », sorte de petit autel dans une niche avec la statue de la Vierge. A l'occasion du 8 décembre, cette niche était illuminée, et en sortant de l'école de la Tivollière, on allait voir ça ! Le patron était content car il était très croyant. De toute façon, j'allais à l'usine tous les soirs après l'école. Personne à la maison, pas de garderie, alors on allait s'asseoir sur un banc, bien sagement, on regardait les femmes travailler sur les métiers, et le soir on rentrait tous ensemble. Mr André BRUN possédait des vignes qui recouvraient toute la côte derrière l'usine. En septembre, il arrêtait les métiers pendant deux jours et les ouvrières allaient vendanger !





Personnel de l'usine de la Tivollière en 1952

Mr Gilbert TIVOLLIER

Mon grand-père avait 6 ou 7 chevaux lui servant au transport. Il conduisait la « patache » et allait chercher les ouvrières du tissage. Ce véhicule servait aussi au transport des animaux vers l'abattoir de Grenoble.

J'allais à l'école de la Tivollière. Mr André BRUN, directeur des tissages est décédé en 1935. Il était maire de Coublevie. La maîtresse nous a tous emmenés jusqu'au portail de l'usine pour être présents à la sortie du corbillard. Nous avons suivi le cortège jusqu'à la Croix Bayard.

Le corbillard était habillé de noir, ainsi que les chevaux.

Mme Suzanne MOULIN

Mon père était mécanicien aux établissements BRUN vers 1920. Avec la camionnette de l'usine, il allait chercher les ouvrières le lundi matin. Ce n'était pas le grand confort ! Il n'y avait que deux bancs. Dans les années 30, l'entreprise fonctionnait mal et mon père a été licencié.

Mr BRUN faisait un arbre de Noël dans sa maison et les enfants des ouvriers allaient chercher un cadeau.

LES TISSAGES CARRIER , au Bérard

Mr CARRIER a fondé son entreprise vers les années 1925. En 1948, son fils lui a succédé jusqu'en 1970, date de la fermeture.

Mme Gabrielle JACOLIN (née PARIS)

Je suis entrée aux tissages à 14 ans, en 1950. Nous étions une vingtaine d'employés.

J'ai commencé mon apprentissage avec une ancienne ouvrière, comme **canneteuse (4)**, puis **ourdisseuse (5)** jusqu'à la fermeture de l'usine. Je travaillais la soie grège, à partir de fils de vers à soie provenant de Chine.

Les fils étaient torsadés, comme des écheveaux de laine, et s'appelaient « **les flottés** ». Il fallait les tremper dans un liquide, les essorer et ensuite les laisser sécher. Après ils étaient mis en bobine et il y avait quatre opérations avant que les fils n'arrivent

sur les métiers. Ceux-ci venaient de chez BERIDOT à Voiron, ils étaient très anciens et très bruyants. Nous n'avions aucune protection pour les oreilles. Malgré le bruit, on arrivait à se comprendre par gestes, mais on était très surveillées par le patron.

A l'ourdissage, il ne fallait pas quitter les peignes des yeux, car si le fil cassait, il fallait vite arrêter la machine. Pour réparer, nous devions faire un nœud plat qui devait se voir le moins possible. On tissait beaucoup de soieries avec des fils dorés à destination du Maghreb jusqu'à la guerre d'Algérie.

Mr Carrier travaillait en sous-traitance avec des grandes maisons de Lyon : **BIANCHINI-FERRIER**. Sur quelques métiers, on retissait des rouleaux de soieries qui avaient été imprimés pour des grands couturiers, beaux tissus et très beaux motifs. Mr Carrier se rendait régulièrement à Lyon où on lui proposait différents fils pour différents tissus. **Parfois, on tissait une pièce de soierie unique pour une seule robe (cour d'Angleterre, etc..)**. Puis j'ai travaillé sur la soie artificielle. Ensuite, nous avons également travaillé la viscose (qui venait de Grenoble) qui servait à faire des doublures de vêtements.

Les fils de soie artificielle et de viscose arrivaient en grosses bobines qu'il fallait mettre en petites bobines avant de les travailler. **Par temps humide, le travail se faisait bien, mais par grand froid (hiver 56) les fils cassaient sans arrêt.** Il fallait se réchauffer les doigts aux ampoules électriques pour pouvoir faire les nœuds. L'usine a quand même fermé deux jours et nous avons travaillé plusieurs samedis pour récupérer. La journée de travail y était de 9 heures, mais j'y allais le samedi lorsqu'il y avait du travail urgent et je restais souvent le soir. Les heures supplémentaires arrondissaient un peu mon salaire. Nous n'avions pas de pointeuses, donc il fallait bien noter et vérifier le nombre d'heures payées.

Le tissage s'est arrêté le 31 janvier 1970, quand Mr Carrier a pris sa retraite.

A partir des années 30 et jusqu'aux années 70, l'industrie textile connaît une période de crises et sombre peu à peu dans le déclin, les tissages ferment les uns après les autres.

La soie naturelle n'est plus qu'un souvenir !

Lexique :

- (1) **gareur** : mécanicien régleur de métier à tisser.
- (2) **dévideur** : Chargé d'enlever, manuellement, les fonds de bobines et de cocons et de reconstituer des bobines.
- (3) **pourvoyeur** : ouvrier chargé de garnir les barillets, rampes, couloirs ou navettes des métiers
- (4) **cannetière** : ouvrière qui dispose la soie sur les cannettes
- (5) **ourdisseuse** : ouvrière qui dispose les fils dans un certain ordre pour former la chaîne.

Texte : Josette Rey, Nicole Signorini, Miteille Martel, Claire Richard
Photos : collections privées